N° 124 — 15e Année | CINQ CENTIMES LE NUMERO | 13 Floréal, An 111 | Lundi 4 Mai 1903

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

RÉDACTION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place de Rivoli)
TOURCOING, rue VERTE, 54

Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 15
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 30
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 50
LOCALES . . . . . 1 fr.

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

OPINIONS

La Turquie et l'Europe

Le Sultan, par l'adhésion éclatante qu'il a donnée au memorandum austro-russe, a compris que cette conduite ordinaire des potentats absolus qui aiment mieux céder aux objurgations des souverains étrangers qu'aux doléances de leurs propres peuples.

Voilà vingt-cinq années que les Turcs intelligents et patriotes demandent des réformes, des garanties, une légalité reconnue, une justice organisée, un ministère responsable, un parlement : il est incontestable qu'un tel ordre de choses pouvait très bien être établi à Constantinople, avec l'appui de tout ce qu'il y a de vivace et de bon dans la nation turque. C'était, en tout cas, le seul moyen de prolonger l'existence de la Turquie en Europe et de conserver la souveraineté du Sultan en Macédoine.

Les publicistes et les Turcs libéraux qui n'ont cessé, à leurs risques et périls, de prêcher cette politique, sont donc les vrais amis de leur pays et de l'Islam ; tandis que le Sultan qui les persécute est un fléau pour la Turquie dont il compromet tous les jours davantage l'indépendance et l'intégrité. C'est aux ordres de l'Autriche et de la Russie qu'il obéit, annonçant qu'il va mettre en pratique les réformes édictées par le memorandum des deux puissances étrangères ; le sultan Abdul-Hamid abdique ainsi réellement sa souveraineté aux mains de l'étranger, pour n'avoir pas voulu opérer par lui-même les réformes que lui demandaient ses propres sujets et ses loyaux serviteurs.

Un grand nombre de monarchies et d'empires ont péri précisément de cette manière, en Occident comme en Orient.

Les Albanais avaient été considérés longtemps comme les plus fidèles soldats du Sultan de Constantinople ; ils formaient sa garde personnelle au palais de Yildiz, ils marchaient au premier rang des armées turques pendant les guerres, toujours le fusil au poing et armés de pied en cap, pareils aux héros des vieilles légendes. Les Albanais cependant ne sont ni turcs ni musulmans ; ils sont de la race des Athéniens et des Crétois ; leurs ancêtres combattirent dans les armées d'Alexandre, de Philippe et de Pyrrhus.

Pour conserver leurs terres, leurs libertés d'allure et leurs fusils, ils s'étaient faits turcs et musulmans, tandis que tous les autres chrétiens de Macédoine, les raïas, sont privés du droit de porter les armes, taillables et corvéables à merci.

Aussi, un grand nombre de personnes furent très étonnées d'apprendre que les Albanais se mettaient en état d'insurrection pour empêcher les réformes ordonnées par le Sultan, et on ne manqua pas de dire que cette attitude était inspirée par le gouvernement de Constantinople qui voulait empêcher les réformes d'aboutir. Avec son machiavélisme féroce, Abdul Hamid ne va pas, cependant, jusqu'à souffler lui-même le feu de l'insurrection en Albanie, mais les Albanais ne veulent pas accepter l'ingérence austro-russe dans les Balkans. Ils ne veulent pas être Russes, ils ne veulent pas être Slaves : ils sont des Doriens, des Hellènes, comme les gens d'Athènes, de Crète et de l'Archipel, riverains de la Méditerranée orientale, frères ainés des Latins, riverains de la Méditerranée occidentale.

On sait comment les Albanais ont manifesté leur opposition à la Russie ; ils ne pouvaient pas souffrir la présence du consul russe Chtchorbina ; chaque fois que celui-ci hissait le pavillon russe, les Albanais l'abattaient à coups de fusil ; ils ont investi Mitrowitza et ils ont fini par blesser le consul lui-même qui a succombé récemment et dont les Russes célébrèrent la mémoire comme celle d'un de leurs héros et de leurs martyrs. Ainsi se consacrent les haines de races.

Les Russes ne veulent pas se contenter de la peine de quinze ans de prison prononcée contre le soldat Ibrahim qui blessa le consul ; ils réclament sa tête : la mort pour la mort ; ainsi les passions surexcitées s'agitent de plus en plus dans les Balkans, les villages sont en armes, la dynamite fait sauter les ponts, les bandes révolutionnaires se renforcent et se montrent capables d'assumer elles-mêmes la direction des affaires de Macédoine, en laissant le Sultan de Constantinople continuer sa politique astucieuse avec la Russie et l'Autriche.

Un journal albanais vient de paraître à Sofia, sous la direction de Michailowski, proclamant en termes enthousiastes l'union de tous les Albanais et de tous les Macédoniens. Graduellement, mais sûrement, dit-il, la nation albanaise avance dans la voie du progrès. Hier, c'était l'éveil, demain, ce sera « le self-government ». Les Albanais veulent ce que veulent partout en Turquie, les raïas, ce que veulent ces malheureux chrétiens de Macédoine dont le sort préoccupe l'Europe : leur place au soleil, des droits compatibles avec la dignité humaine, une patrie libre. Un jour viendra pour la révolution vengeresse des raïas et, ce jour-là, il n'y aura plus de Turquie !

Voilà comment parlent les patriotes Albanais et l'on sait comment parlent aussi leurs fusils ! Malheureusement, le problème présente toujours les plus grandes difficultés et l'on se demande si le self-government sera possible en Macédoine d'ici à longtemps. Albanais, Grecs, Serbes, Bulgares, Valaques, Turcs, se mêlent confusément dans ces pays de Salonique, de Monastir et sans que l'on puisse dire laquelle de ces nationalités est la plus capable de conduire les autres et de former le noyau d'une autonomie macédonienne.

La Turquie, quand elle sera poussée à bout, voudra maintenir par la force des armes sa domination sur cette contrée ; l'Autriche et la Russie ont un accord dont nous ne connaissons pas toutes les parties ; l'Italie a pris position en Albanie et entend bien défendre son influence sur les rives de l'Adriatique. Le jour où la paix sera devenue tout à fait impossible en Macédoine, on pourra voir le grand branle-bas européen annoncé par les prophètes.

Hector DEPASSE.

L'ESPRIT D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Les lâches meurent bien des fois avant leur mort ; les vaillants ne sentent qu'une fois la mort. De tous les prodiges dont j'ai jamais ouï parler, le plus étrange pour moi, c'est que les hommes ont peur, voyant que la mort est une fin nécessaire qui doit venir quand elle doit venir.

SHAKESPEARE.

M. Poincaré malade

Du *Gaulois* :

M. Raymond Poincaré, l'avoest bien souffrant, atteint d'une appendicite. Les soins dévoués et dévoués dont l'ancien ministre est entouré auront vite raison du mal, et les amis de M. Poincaré se pare personnellement au palais de Yildiz, ils marchaient au premier rang des armées turques pendant les guerres, toujours le fusil au poing et armés de pied en cap, pareils aux héros des vieilles légendes. Les Albanais cependant ne sont ni turcs ni musulmans ; ils sont de la race des Athéniens et des Crétois ; leurs ancêtres combattirent dans les armées d'Alexandre, de Philippe et de Pyrrhus.

Pour conserver leurs terres, leurs libertés d'allure et leurs fusils, ils s'étaient faits turcs et musulmans, tandis que tous les autres chrétiens de Macédoine, les raïas, sont privés du droit de porter les armes, taillables et corvéables à merci.

Aussi, un grand nombre de personnes furent très étonnées d'apprendre que les Albanais se mettaient en état d'insurrection pour empêcher les réformes ordonnées par le Sultan, et on ne manqua pas de dire que cette attitude était inspirée par le gouvernement de Constantinople qui voulait empêcher les réformes d'aboutir. Avec son machiavélisme féroce, Abdul Hamid ne va pas, cependant, jusqu'à souffler lui-même le feu de l'insurrection en Albanie, mais les Albanais ne veulent pas accepter l'ingérence austro-russe dans les Balkans. Ils ne veulent pas être Russes, ils ne veulent pas être Slaves : ils sont des Doriens, des Hellènes, comme les gens d'Athènes, de Crète et de l'Archipel, riverains de la Méditerranée orientale, frères ainés des Latins, riverains de la Méditerranée occidentale.

On sait comment les Albanais ont manifesté leur opposition à la Russie ; ils ne pouvaient pas souffrir la présence du consul russe Chtchorbina ; chaque fois que celui-ci hissait le pavillon russe, les Albanais l'abattaient à coups de fusil ; ils ont investi Mitrowitza et ils ont fini par blesser le consul lui-même qui a succombé récemment et dont les Russes célébrèrent la mémoire comme celle d'un de leurs héros et de leurs martyrs. Ainsi se consacrent les haines de races.

Les Russes ne veulent pas se contenter de la peine de quinze ans de prison prononcée contre le soldat Ibrahim qui blessa le consul ; ils réclament sa tête : la mort pour la mort ; ainsi les passions surexcitées s'agitent de plus en plus dans les Balkans, les villages sont en armes, la dynamite fait sauter les ponts, les bandes révolutionnaires se renforcent et se montrent capables d'assumer elles-mêmes la direction des affaires de Macédoine, en laissant le Sultan de Constantinople continuer sa politique astucieuse avec la Russie et l'Autriche.

Un journal albanais vient de paraître à Sofia, sous la direction de Michailowski, proclamant en termes enthousiastes l'union de tous les Albanais et de tous les Macédoniens. Graduellement, mais sûrement, dit-il, la nation albanaise avance dans la voie du progrès. Hier, c'était l'éveil, demain, ce sera « le self-government ». Les Albanais veulent ce que veulent partout en Turquie, les raïas, ce que veulent ces malheureux chrétiens de Macédoine

LA

Séparation des Églises et de l'État

Une interpellation de M. Hubbard

M. Gustave Hubbard vient d'adresser à M. le Président du Conseil, ministre des cultes, la lettre suivante :

Paris, le 30 avril 1903.

Monsieur le Président du Conseil,
Ministre des Cultes,

J'ai l'honneur de vous prier d'accepter de la remettre, une interpellation sur la question suivante :

« Le Gouvernement, en présence des lettres, des discours et des actes des Evêques, en réponse à ses récentes circulaires concernant les prédicateurs et les chapelles des Congrégations dite autorisées, n'est-il pas disposé à initier une politique de séparation des Eglises et de l'Etat depuis si longtemps réclamée par la majorité du pays républicain ».

Veuillez agréer, Monsieur le Président du Conseil, l'assurance de mon respect.

G. HUBBARD.

LES CONGRÉGATIONS

La démission du colonel de Coubertin — Ses déclarations

Une dépêche de Chambéry au *Gaulois* dit que les amis du colonel de Coubertin ont fait tous leurs efforts pour le faire revenir sur sa détermination, mais le colonel a refusé et a déclaré que sa décision était définitive et considère ce qu'il a fait comme un devoir.

Il estime qu'un soldat, un chef doit d'abord exécuter un ordre reçu, mais qu'il est libre ensuite.

Des que les deux escadrons du 4e dragons sont rentrés de leur mission à la Grande-Chartreuse, le colonel Coubertin réunit les officiers dans la salle d'honneur et leur dit :

Puisque le régiment que je commande est appelé à protéger des crochetages d'asiles de citoyens, alors que la main énergique des officiers recevant une plus noble tâche, la démission de son chef doit le laver de cet affront.

Je vous informe que j'ai prié le ministre de la guerre de me relever de mon commandement et vous prie instamment de ne pas enlever mon exemple. Je vous expressions tous comme chef de régiment ; ma démission seule suffit. Restez. Je dois me sacrifier à l'honneur du régiment.

Le *Gaulois* publie d'autre part un télégramme que lui adresse le colonel de Coubertin pour le prier de démentir qu'il ne soit produit de nombreuses démissions au 4e dragons.

Le 1er Mai à l'Etranger

A Bruxelles, la fête socialiste a été célébrée avec un enthousiasme qui va décroissant chaque année.

En Italie, la tranquillité a été parfaite : tout s'est passé en conférences publiques dans les principales villes.

La fête du 1er Mai s'est réduite, à Madrid, à quelques meetings qui n'ont amené aucun incident.

A Berlin et dans les faubourgs, 70 réunions ont été tenues et ont voté une résolution renouvelant les vœux essentiels du programme socialiste.

Le nombre des auditeurs était moindre que les années précédentes.

NOUVELLES A LA MAIN

Chez le laitière :
— Combien le litre de lait ?
— C'est soixante centimes.
— Je croyais que vous en vendiez que dix sous.
— Oh ! si vous en voulez à dix sous, on peut vous en faire.

ÉDOUARD VII A PARIS

A la Revue de Vincennes. — A l'Hôtel de Ville. A Longchamps. — Dîner de Gala à l'Elysée.

LA JOURNÉE DE SAMEDI

Rentré hier soir à l'ambassade d'Angleterre à minuit 45, après avoir assisté à la représentation de la Comédie-Française, le roi Édouard était levé dès 7 heures du matin.

Le programme de la journée débutait comme on sait, par la Revue de l'armée à Vincennes.

Le départ

Dès huit heures trois quarts, les voitures de la présidence viennent prendre à l'hôtel du faubourg Saint Honoré les Louis fonctionnaires de l'ambassade d'Angleterre pour les conduire à la revue de Vincennes.

A 9 heures précises, le président de la République arrive à l'ambassade dans un superbe landau attelé de quatre chevaux bel-chair montés par des artilleurs. Dans le landau cet prix place le général André, ministre de la guerre, qui est assis à la gauche du président de la République. En face, M. Abel Combarieu et le général Dubois, les deux secrétaires-généraux de l'Elysée.

M. Emile Loubet est reçu au bas des marches qui conduisent au vestibule d'honneur par l'ambassadeur et les attachés militaires anglais, qui le conduisent dans les grands salons, auprès du roi d'Angleterre.

Après avoir converse quelques instants de la façon la plus cordiale, les deux chefs d'Etat se dirigent vers la voiture présidentielle, dont le roi Édouard occupe la place du fond à droite ; le Président de la République prend la gauche.

En face sont assis M. le ministre de la guerre et le général Dubois.

Édouard VII a revêtu l'uniforme de feld-maréchal qu'il portait hier à son arrivée ; un large manteau gris est jeté sur ses épaules.

Dans la seconde voiture suivent l'ambassadeur, l'amiral Fournier, le général de Lacroix et M. Abel Dombarieu. Le piquet de service, n'ayant dans la cour de l'ambassade, rend les honneurs, le tambour bat aux champs.

A neuf heures et quart, le cortège royal, escorté par les cuirassiers, se dirige par la rue Royale et le cours de Rivoli vers le terrain de la revue. Le temps est couvert et légèrement frais.

La foule sur le parcours

Le public qui était massé derrière les agents, rue du Faubourg-St-Honoré, a acclamé le Roi et le Président de la République sur leur passage. Le parcours, relativement long, s'est effectué sans incident.

Faubourg S.-Honoré et rue Royale, la foule est nombreuse. Elle est augmentée encore rue de Rivoli, où des fenêtres des grands hôtels partent des acclamations nourries. Le nombre de curieux grossit de plus en plus, jusqu'à la rue Saint-Antoine.

Sur tout le parcours, les cris de : « Vive Édouard VII ! Vive Loubet ! » se font entendre.

Aux abords du champ de manœuvres de Vincennes où doit avoir lieu la revue, la foule est énorme.

La revue

Les tribunes du champ de courses de Vincennes ont été décorées par les soins du genie militaire.

Le centre est occupé par la tribune royale, avancant légèrement sur les autres. En bas et de chaque côté de cette tribune sont des pyramides formées en faisceaux d'armes. La tribune royale ainsi que les deux autres tribunes officielles sont garnies de tentures de velours rouge à cretpines d'or. Des trophées d'armes et des drapeaux en garnissent le fond.

De chaque côté de la tribune royale, deux tribunes ont été réservées pour les personnages officiels. Celle de gauche est réservée au corps diplomatique et aux attachés militaires, celle de droite au bureau des deux Chambres et aux corps constitués.

Le grand-duc Boris de Russie assiste à la revue dans la tribune du corps diplomatique.

L'ambassadeur d'Angleterre est arrivé des premiers à Vincennes et s'est rendu dans la tribune royale, où il a été rejoint par les ministres venus isolément.

Les bureaux du Sénat et de la Chambre se sont rendus en corps à Vincennes, escortés par les dragons armés de la lance.

Aux abords du terrain de la revue la foule est très nombreuse.

Toutes les allées du bois de Vincennes conduisant au plateau de Gravelle sont sillonnées par une foule nombreuse de piétons et de voitures automobiles.

Les tribunes sont bientôt envahies et regorgent de monde. Dans l'enceinte du pesage, des generaux, des officiers de toutes armes circulent. Un détachement d'infanterie fait la haie de la piste à la tribune royale.

Arrivée du roi et du président de la République

A 9 heures, les troupes prennent leurs emplacements : l'infanterie du côté de Joinville, la cavalerie et l'artillerie dans le fond, du côté du donjon.

A 10 heures, le canon tonne, annonçant l'arrivée du roi et du président de la République.

Le président de la République, d'un peloton de gendarmes et escortés par un régiment de cuirassiers, pénètre sur le champ de courses. Les troupes portent les armes, les tambours et clairons battent et sonnent « aux champs ». Des acclamations se font entendre.

La daumont présidentielle passe devant le front des troupes, escortée par le général gouverneur commandant la place de Paris, puis revient devant les tribunes.

Le roi et le Président descendent de voiture.

A ce moment les acclamations redoublent : « Vive le Roi ! Vive Loubet ! » crie la foule.

Le Roi salue

Édouard VII se rend à la tribune royale et salue la main des ministres, des présidents des deux Chambres.

Devant la tribune, il salue la foule qui, de nouveau, l'acclame, et le défilé commence aussitôt.

Le défilé

Les dragonnes et les bataillons de chasseurs à pied ouvrent la marche.

Les troupes défilent avec une précision merveilleuse qui soulève les acclamations de la foule. En passant devant la tribune royale, les officiers saluent de l'épée, le drapeau s'incline ; le Roi et le Président le saluent alors et salument.

Le défilé se continue par le génie, l'artillerie à pied et l'infanterie, les spectateurs applaudissent vigoureusement.

Pendant le défilé, le Roi a à sa gauche le Président de la République et à sa droite, les présidents du Sénat et de la Chambre et le général André.

Le défilé de l'infanterie terminé, l'artillerie s'avance et défile au trot.

L'alignement des pièces est parfait.

Puis, c'est le tour de la cavalerie qui défile au trot. D'abord les dragons armés de la lance, puis les cuirassiers.

L'artillerie de la division de cavalerie termine le défilé.

Le gouverneur de Paris vient alors se placer au pied de la tribune et la charge fusée le lieu, soulevant des tonnerres d'applaudissements.

Le gouverneur général s'avance et salue le Roi et le Président de la République de l'épée.

Pendant tout le défilé, le Roi a témoigné au général André son admiration pour la tenue et la correction des troupes.

Le départ

Lorsque le Roi et le Président sont remontés en voiture avec M. Emile Combes qui a remplacé le général André, les mêmes acclamations de : « Vive le Roi, vive Loubet, vive la République ! » se sont fait entendre.

Le Roi à l'Hôtel-de-Ville

Après avoir assisté à la revue de Vincennes, le roi d'Angleterre s'est rendu à l'Hôtel-de-Ville pour répondre à l'invitation qui lui avait été faite au nom de la municipalité parisienne.

De la place de la Bastille à l'Hôtel-de-Ville, la haie était formée par un détachement de cavalerie.

La place de l'Hôtel-de-Ville était entièrement dégagée et maintenue libre par des barrages de gardes républicains. Sur le campanile du Palais municipal, en élégant pavoisés aux couleurs françaises et anglaises, on avait hissé, pendant la visite du Roi, l'étendard royal qui a servi en 1855 lors de la visite de la reine Victoria.

Il est environ 11 heures 1/2, lorsque le roi arrive à l'Hôtel de Ville.

A sa descente de voiture, Édouard VII, qu'accompagne le Président de la République, est reçu dans le salon, installé pour la circonstance sur la place de l'Hôtel de Ville, par M. Deville, président du Conseil municipal, entouré des membres du bureau et par M. de Selves, préfet de la Seine, et M. Lépine, préfet de police.

Le Roi est alors conduit dans la salle des Prévôts luxueusement décorée et fleurie.

La musique de la Garde républicaine, qui est placée entre les deux baies vitrées entourées de verdure, exécute les hymnes anglais. Les deux chefs d'Etats sont précédés du syndic du Conseil municipal, M. Bellan, et de la municipalité, flanqués à droite et à gauche des attachés du protocole.

Dans cette salle se trouvent réunis les conseillers municipaux et généraux, les maires des 20 arrondissements de Paris, tous les hauts fonctionnaires des deux préfectures, les présidents des différents syndicats du commerce et de l'industrie.

L'habit était de rigueur. Les étoles portaient en sautoir l'écharpe bleue et rouge, les fonctionnaires étaient en grand uniforme. Le spectacle était imposant et grandiose.

Dans les tribunes rempies à profusion, étaient fixées des fleurs lumineuses du plus heureux effet. Partout des drapeaux français et anglais.

Le roi Édouard et le Président de la République prennent place sur des fauteuils dorés.

Devant eux, debout et leur faisant face, se tiennent MM. Deville et le préfet de la Seine, toute la foule des invités est présente. Les maisons civile et militaire du Président se tiennent derrière et aux côtés des fauteuils occupés par les deux chefs d'Etat.

Discours de M. Deville

Président du Conseil Municipal

Alors, au milieu d'un silence véritablement solennel, le président du Conseil municipal prononce d'une voix forte le discours suivant :

J'ai l'honneur, au nom du Conseil municipal, des représentants de nos services communaux, des chefs des grandes compagnies et associations parisiennes, en présence du Monsieur le Président de la République, de remercier votre Majesté de sa visite à l'Hôtel-de-Ville, qui nous touche profondément par la façon particulièrement gracieuse dont elle l'a voulu faire.

La population de notre cité salue le retour d'un hôte qu'elle est habituée à entourer de respectueuse sympathie, d'un ami ancien qu'oublie pas plus qu'il n'est oublié et au sujet duquel elle partagera l'année dernière les douloureuses impressions du peuple britannique.

Nous apprécions tout l'honneur et l'intérêt de cette visite, qui est une garantie de paix entre les deux nations voisines et un gage des relations toujours plus étroites et plus cordiales entre deux grandes capitales : Londres et Paris, et nous demandons à Votre Majesté d'en vouloir bien marquer le trace en signant le procès-verbal qui sera déposé dans nos archives comme un précieux souvenir.

Lorsque M. Deville a terminé son allocution saluée par des cris : « Bien, très bien ! » le préfet de la Seine, qui est placé en face du Président de la République s'incline profondément et s'associe en quelques mots aux souhaits de bienvenue du président du Conseil municipal.

Les paroles de M. de Selves sont accueillies par les mêmes marques d'approbation, discrètement formulées.

Réponse du roi

Le roi Édouard se lève.

Avec l'accent britannique, quoique s'exprimant très correctement en français, il répond aux deux discours qui viennent de lui être adressés, dans les termes suivants :

Je désire vous exprimer combien je suis touché de vos bonnes paroles. Il m'aurait été fâcheux, en passant par cette belle ville, de ne pas venir m'incliner devant le président de l'Hôtel-de-Ville, de vous remercier de votre chaleureuse réception et de votre charmante allocution. Je suis très heureux de vous dire combien je suis ému